

Suivre ou guider son public ? Le rapport aux lecteurs dans le
Journal historique et littéraire de l'antiphilosophe François-Xavier
de Feller

Elie Teicher

Citer ce document / Cite this document :

Teicher Elie. Suivre ou guider son public ? Le rapport aux lecteurs dans le *Journal historique et littéraire de l'antiphilosophe* François-Xavier de Feller. In: Revue belge de philologie et d'histoire, tome 95, fasc. 2, 2017. Histoire Médiévale, Moderne et Contemporaine – Middleleeuwse, Moderne en Hedendaagse Geschiedenis. pp. 349-368;

doi : <https://doi.org/10.3406/rbph.2017.9036>;

https://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_2017_num_95_2_9036;

Fichier pdf généré le 16/04/2024

Zijn publiek volgen of leiden ? De relatie met de lezers in de Journal historique et littéraire van de antiphilosophe François-Xavier de Feller. In de 18de eeuw hebben de litteraire tijdschriften een bijzondere relatie met hun lezerspubliek gehad. Door de brieven van hun lezers te publiceren, door al dan niet hun vragen te beantwoorden, creëren de journalisten een gemeenschap van lezers die een gemeenschappelijke culturele wereld delen. Dit artikel heeft als doel de analyse van de relatie tussen de antiphilosophe François-Xavier de Feller en het lezerspubliek van zijn Journal historique et littéraire. De journalist wil vooral tegen de philosophes vechten en zijn radicale ideeën verspreiden, maar hij heeft toch met het reactievermogen van het publiek rekening gehouden. We bestuderen de mechanismen van deze relatie via de lezersbrieven maar ook via talrijke meningen gepubliceerd in het Journal. Ook al wijst hij het idee af dat elke mens het vermogen zou hebben om zich te bedienen van de kritische rede, toch was de journalist beïnvloed door zijn lezerspubliek. Maar hij heeft bij dit lezerspubliek vooral een andere vorm van kritiek doen ingang vinden, die volledig haaks staat op de ideeën van de Verlichting.

Résumé

Au XVIIIe siècle, les périodiques littéraires ont entretenu avec leur public un rapport particulier. En publiant les lettres du lectorat, en répondant (ou pas) à ses demandes, les journalistes créent une communauté de lecteurs qui partagent un univers culturel commun. Cet article a pour objectif d'analyser le rapport établi entre l'antiphilosophe François-Xavier de Feller et le lectorat de son Journal historique et littéraire. Le journaliste, qui souhaite avant tout combattre les philosophes et diffuser ses idées radicales, tient néanmoins compte de la capacité de réaction du public. Ce sont les mécanismes de cette relation que nous interrogeons par l'intermédiaire du courrier des lecteurs mais également des nombreux avis publiés dans le Journal. Même s'il refuse l'idée que chaque homme a la capacité de faire usage de sa raison critique, le journaliste a été influencé par son lectorat mais a surtout entretenu chez celui-ci une autre forme de critique, radicalement opposée au mouvement des Lumières.

Abstract

Following or Guiding one's Readership ? The Relationship with the Readers in the Journal historique et littéraire by the Antiphilosophe François-Xavier de Feller.

In the eighteenth century, literary journals have set a specific relationship with their readers. By publishing letters from the public and by answering to their demands (or not), the journalists have established a readers' community that share a common cultural universe. This article aims at analyzing the relationship between the antiphilosophe François-Xavier de Feller and the readership of his Journal historique et littéraire. The journalist, who wishes to fight against the philosophes and to spread his own radical ideas above all, has however taken his public's capacity of reaction into account. This article will question the mechanisms of this relationship by considering the letters from the public to the editor but also Feller's own addresses to his readership published in the journal. Even if he refuses the idea that every man is able to use his own critical reason, the journalist has been influenced by his readership but, more importantly, he has maintained in his public a new form of criticism, radically opposed to the ideas of Enlightenment.

Suivre ou guider son public ? Le rapport aux lecteurs dans le *Journal historique et littéraire* de l'antiphilosophe François-Xavier de Feller

Elie TEICHER
Université de Liège

Depuis la parution de *Strukturwandel der Öffentlichkeit*, l'ouvrage pionnier de Jürgen Habermas, la plupart des historiens et des philosophes se rejoignent sur l'idée qu'au XVIII^e siècle, l'opinion publique a acquis un statut particulier⁽¹⁾. Désormais, le public est appelé à faire usage de son esprit critique, de sa raison, pour se conduire vers la vérité. Le développement de la presse, et plus particulièrement du journalisme littéraire, est un des témoins de ce changement, de cette apparition « d'un genre d'activité nouveau, qu'on peut dire politique au sens large, dès que la presse d'information devient presse d'opinion »⁽²⁾. Tout journaliste de la seconde moitié du siècle des Lumières inscrit désormais son travail dans la constitution d'une opinion publique particulière et, à l'inverse, les articles sont également soumis à la critique du public. Notre recherche a pour but d'analyser ce rapport complexe avec le public par l'intermédiaire d'un cas singulier : celui du périodique conservateur de l'abbé de Feller en tâchant de comprendre comment se construit un rapport au public et à l'opinion dans un journal profondément opposé à l'émancipation des hommes par l'usage individuel de leur raison.

Entre 1773 et 1793, le journaliste publie à Luxembourg puis à Maastricht son *Journal historique et littéraire*⁽³⁾, largement diffusé dans les Pays-Bas autrichiens et dans la principauté de Liège où l'auteur réside. Le périodique se caractérise par un conservatisme marqué, un attachement indéfectible à la religion catholique et une guerre ouverte contre la « secte » des philosophes, accusée tour à tour de corrompre les mœurs et la religion, de fomenter la

(1) Voici par exemple le constat récent de Bertrand Binoche : « C'est dans cette Europe éclairée, ni ailleurs, ni avant, que l'on a cru, à tort ou à raison, qu'à la doctrine publique émanant d'une autorité religieuse identifiable, on pouvait et on devait substituer une raison publique par essence incompatible avec tout dogmatisme et procédant des facultés individuelles ». Bertrand BINOCHÉ, « Les historiens, les philosophes et l'opinion publique », dans Bertrand BINOCHÉ & Alain LEMAÎTRE, éd., *L'opinion publique dans l'Europe des Lumières*, Paris, Armand Colin, 2013, p. 12. Pour un aperçu récent des débats et des controverses suscités par l'ouvrage d'Habermas, voir Stéphane VAN DAMME, « Farewell Habermas ? Deux décennies d'études sur l'espace public », dans *Les dossiers du GRIHL*, juin 2007, [en ligne], <https://dossiersgrihl.revues.org/682> (page consultée le 19 janvier 2017).

(2) Jürgen HABERMAS, *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, 1978, p. 189-190.

(3) Dans la suite de l'article, le périodique sera évoqué par l'abréviation *JHL*.

révolte et de saper l'autorité du trône et de l'autel. Voltaire, D'Holbach, Buffon ou encore Raynal sont les cibles récurrentes du journal. Celui-ci demeure probablement un des périodiques les plus militants de la fin du siècle des Lumières où le monde littéraire, soupçonné d'être perverti par les philosophes, ne cesse d'être fustigé.

Le journal et son rédacteur ont fait l'objet de plusieurs études et les reproches adressés par Feller au mouvement des Lumières sont aujourd'hui globalement connus⁽⁴⁾. Cependant, les considérations qu'il a développées sur les pratiques littéraires de son époque demeurent floues. Récemment, des chercheurs comme Didier Masseur ont insisté sur les pratiques culturelles de ceux qui sont désormais appelés « antiphilosophes » en interrogeant leur capacité à s'inscrire ou non dans l'espace public dominé par les philosophes⁽⁵⁾.

Ces derniers, en appelant les lecteurs à faire usage de leur raison critique, ont permis l'émergence d'une opinion publique qui remet en question aussi bien l'autorité de la religion que celle de l'État⁽⁶⁾. Pour parvenir à s'imposer, ils usent de toute une série de moyens pratiques. Journaux, salons, correspondances semi-privées établissent leur domination culturelle dans les dernières années de l'Ancien Régime. Afin de lutter contre l'engouement généré par ces pratiques, les antiphilosophes développent un arsenal pluriel. Aux réfutations théologiques s'ajoutent, au fil des années, des formes empruntées aux adversaires comme le théâtre, le roman, les dictionnaires. Cette évolution devient élémentaire au regard de la domination du mouvement des philosophes et de la circulation de leurs nombreux écrits. Les antiphilosophes partent désormais à la conquête de l'espace public afin de réduire la place prépondérante qu'y occupent leurs adversaires⁽⁷⁾.

(4) Parmi les travaux essentiels pour la connaissance du journaliste, citons la thèse de Marcel Le Maire, aujourd'hui ancienne : Marcel LE MAIRE, *Un publiciste au siècle des Lumières : François-Xavier de Feller (1735-1802)*, thèse de doctorat en histoire, inédite, Université catholique de Louvain, 1949. Plus récemment, les articles de Raymond Trousson et de Frank Wilhelm ainsi que le mémoire de Brigitte Van den Bossche dévoilent les opinions du journaliste sur la plupart des philosophes et présentent ses principes idéologiques. Raymond TROUSSON, « L'abbé F.-X. de Feller et les « philosophes » », dans Roland MORTIER & Hervé HASQUIN, éd., *Études sur le XVIII^e siècle*, t. 6, 1979, p. 103-115 ; Brigitte VAN DEN BOSSCHE, *François-Xavier de Feller, un défenseur intransigeant du catholicisme dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle*, mémoire de licence en histoire, inédit, Université de Liège, 1995-1996 ; Frank WILHELM, « François-Xavier de Feller (1735-1802) jésuite luxembourgeois adversaire de Voltaire et des Lumières », dans Danielle PISTER, éd., *L'image du prêtre dans la littérature classique (XVII^e-XVIII^e siècles). Actes du colloque organisé par le Centre « Michel Baude - Littérature et spiritualité » de l'Université de Metz, 20-21 novembre 1998*, New-York, Peter Lang, 2001, p. 203-225.

(5) Didier Masseur, en plus de nombreux travaux particuliers, a offert au public une synthèse générale d'excellente qualité. Didier MASSEAU, *Les ennemis des philosophes : l'antiphilosophie au temps des Lumières*, Paris, Albin Michel, 2000. Olivier Ferret, quant à lui, s'est penché plus particulièrement sur les pamphlets. Olivier FERRET, *La fureur de nuitre : échanges pamphlétaires entre philosophes et antiphilosophes (1750-1770)*, Oxford, Voltaire Foundation, 2007.

(6) J. HABERMAS, *L'espace public*, op. cit., p. 78.

(7) D. MASSEAU, *Les ennemis des philosophes*, op. cit., p. 387-392.

Polygraphe infatigable, Feller n'a jamais cessé d'alimenter le marché de l'imprimé autant avec ses nombreux ouvrages⁽⁸⁾ qu'avec son périodique. Une telle production littéraire ne peut être étudiée sans la prise en compte de sa réception. Masseau a bien montré l'embarras qu'ont éprouvé les antiphilosophes à établir une presse qui défend pleinement leurs convictions : rivalités entre rédacteurs sur la ligne idéologique à suivre, concurrence avec les autres journaux ou encore difficultés pour toucher les lecteurs sont autant d'éléments qui ont pu freiner l'apparition d'une véritable presse antiphilosophique. En conséquence, l'historien estime qu'après les années 1760, il est difficile de publier un journal à caractère purement antiphilosophique⁽⁹⁾. Ce défi, il faut le reconnaître, Feller l'a relevé avec succès. Unique directeur du périodique, la ligne éditoriale ne dépend que de lui et il relit constamment les articles produits par d'éventuels collaborateurs. Ce succès démontre également l'existence d'un lectorat friand de ce genre de littérature. En effet, le nombre de souscripteurs se situant entre 2000 et 3000, le journal a su trouver un public fidèle durant son existence. Le risque pécuniaire ne fait pas non plus partie des préoccupations du journaliste. N'étant pas propriétaire du journal, il ne touche qu'un pécule pour son activité. Le risque est pris par les imprimeurs Perle, héritiers d'André Chevalier, qui maintiennent ainsi l'activité lucrative de la *Clef du cabinet des princes de l'Europe*⁽¹⁰⁾. Quant au prix de l'abonnement au *JHL*, il est des 8 livres par an, ce qui peut le rendre attractif auprès des lecteurs moins fortunés. À titre de comparaison, même si l'*Esprit des journaux* et le *Journal encyclopédique* sont deux fois plus épais que le *JHL*, leur prix s'élève tout de même à 24 livres⁽¹¹⁾.

Ces conditions ont rendu possible la mise sur pied d'une feuille antiphilosophique qui a pour but premier de contrer la prédominance des idées des philosophes dans l'espace public de la fin de l'Ancien Régime. C'est donc en homme « éclairé » que Feller veut se présenter aux lecteurs : véritable « soleil noir » de ce siècle finissant, il se donne pour tâche d'orienter les idées du public loin des principes subversifs de la philosophie des Lumières. Ce sont les mécanismes de cette entreprise que ce travail entend analyser.

L'étude de la lutte idéologique menée par le journaliste doit donc nécessairement prendre en compte le lectorat⁽¹²⁾. Pour comprendre le rapport entretenu par le rédacteur avec ses lecteurs, nous mobiliserons les réflexions de Suzanne Dumouchel sur la constitution d'un espace public autour des périodiques littéraires au XVIII^e siècle.

Selon la chercheuse, les journalistes reconnaissent à leur public la capacité de réagir aux nouvelles, qu'elles soient littéraires ou politiques. De plus, le

(8) Pour une bibliographie exhaustive des ouvrages de Feller, voir M. LE MAIRE, *Un publiciste, op. cit.*, p. XX-XXIII.

(9) *Ibid.*, p. 94-97.

(10) En 1773, la rédaction de ce périodique est confiée entièrement à Feller qui le renomme alors *Journal historique et littéraire* ; M. LE MAIRE, *Un publiciste, op. cit.*, p. 137-145.

(11) Jacques WAGNER, « Journal encyclopédique », dans Jean SGARD, éd., *Dictionnaire des journaux (1600-1789)*, Paris, Universitas, 1991, p. 671 ; Philippe VANDEN BROECK, « Esprit des journaux », *ibid.*, p. 377.

(12) Récemment, la physiologie du lectorat de la presse anglaise et américaine a été étudiée dans Uriel HEYD, *Reading Newspapers. Press and Public in Eighteenth-Century Britain and America*, Oxford, Voltaire Foundation, 2012.

caractère indéfini et changeant du public empêche les rédacteurs de prévoir les réactions des lecteurs. L'historienne définit alors le public comme suit :

« ...une foule anonyme structurée autour d'une culture et capable d'influencer la société dans laquelle il [le public] évolue. Il est constitué d'individus dotés d'un potentiel critique, c'est-à-dire en capacité de réagir à ce qu'ils voient, ce qu'ils entendent ou ce qu'ils supposent, et réunis autour d'évènements ou de phénomènes spécifiques »⁽¹³⁾.

Ce groupe, pour être effectif et durable, doit être structuré par un ensemble d'informations qui intéressent ses membres. La chercheuse estime que les périodiques littéraires ont participé au renforcement de cet espace public en intégrant au contenu littéraire de leur journal des avis et des annonces à caractère publicitaire ou d'information générale mais également des nouvelles politiques. Selon elle, ces rubriques « déspecialisent le discours critique et [...] renseignent sur les mouvements du monde tout en reflétant les préoccupations de la société ». Par conséquent, elles renforcent « la constitution des lecteurs en un public »⁽¹⁴⁾.

Cette constitution d'un espace public passe donc par la publicisation⁽¹⁵⁾. Dans cet espace, les rédacteurs seraient à la fois spectateurs de la société et acteurs de celle-ci par leur travail de critique et d'opinion qui guide le public. Le périodique crée donc une « communauté de spectateurs » possédant une culture commune, partageant un « ensemble de savoirs et de pratiques communs » susceptibles toutefois d'être débattus⁽¹⁶⁾.

Cependant, les périodiques littéraires ont donné la possibilité à leurs lecteurs de passer du statut de spectateur à celui d'acteur, notamment en leur permettant d'envoyer des courriers. Le lecteur intervient dans la publication du périodique, il peut en débattre les idées, apporter des compléments d'information, poser des questions ou encore suggérer des pistes de lecture, si bien que, dans la plupart des périodiques littéraires, le « public occupe un rôle ponctuel de journaliste »⁽¹⁷⁾. L'historienne conclut que les périodiques littéraires se caractérisent par ce nouvel échange d'information qui construit des liens entre les lecteurs partageant des références culturelles communes⁽¹⁸⁾.

Dresser le portrait du lectorat d'un journal au XVIII^e siècle est loin d'être une tâche aisée étant donné la rareté des sources⁽¹⁹⁾. Toutefois, par l'intermédiaire

(13) Suzanne DUMOUCHEL, *Le journal littéraire en France au XVIII^e siècle : émergence d'une culture visuelle*, Oxford, Voltaire Foundation, 2016, p. 227.

(14) *Ibid.*, p. 233.

(15) Nous conservons cette définition de l'espace public tout en sachant pertinemment qu'elle ne rend pas compte de tous les phénomènes. En effet, Arlette Farge a bien démontré l'importance de la grande masse de la population dans la création d'une opinion publique collective. Arlette FARGE, *Dire et mal dire : l'opinion publique au XVIII^e siècle*, Paris, Seuil, 1992.

(16) S. DUMOUCHEL, *Le journal littéraire*, *op. cit.*, p. 241.

(17) *Ibid.*, p. 245.

(18) *Ibid.*, p. 225-246.

(19) Sur les difficultés de l'étude du public, aussi bien des points de vue méthodologique, épistémologique que matériel, le lecteur pourra consulter l'article de Jérôme Bourdon qui suggère néanmoins une méthode et des pistes de recherche stimulantes. Jérôme BOURDON, « La triple invention : comment faire l'histoire du public ? », dans *Le Temps des Médias*, n° 3, février 2004, p. 12-25.

du courrier des lecteurs mais également des nombreuses annonces publiées dans le *Journal historique et littéraire*, il est possible de retrouver, derrière l'écriture du rédacteur, l'image de ceux qui le lisent et d'analyser le rapport entre les deux parties. Celle-ci permet, comme nous allons le voir, de jeter un regard nouveau sur Feller, un des journalistes les plus radicaux de la fin du siècle des Lumières.

Le *JHL*, en plus de la partie littéraire, propose également une partie politique et d'information générale qui, bien qu'orientée⁽²⁰⁾, informe les lecteurs sur l'actualité. Les avis et annonces sont présents dans presque chaque numéro. La plupart du temps, il s'agit d'informer le lecteur sur des remèdes contre diverses maladies (mal de gorge, hémorroïdes, éternuements, panaris, etc.). La présence de médecins spécialistes comme les oculistes dans telle ou telle ville peut également être soulignée pour les lecteurs. Enfin, de nombreuses inventions utiles dans la vie de tous les jours sont présentées, avec le nom de l'inventeur et la ville où il réside. En plus, chaque mois, le périodique propose une énigme, un logogriphe ou une charade à résoudre. Cet aspect divertissant peut cependant amener des divergences entre lecteurs qui n'hésitent pas à écrire au journaliste, soit pour encourager la publication d'énigmes, soit pour s'en plaindre⁽²¹⁾. Cet élément, qui peut paraître anecdotique, permet d'entrevoir les marges du pouvoir que le rédacteur exerce sur son périodique. À en croire le journaliste, beaucoup de lecteurs lui envoient des énigmes à publier et il ne peut le refuser malgré son désintérêt pour ce jeu. L'auteur le reconnaît, il est dans « l'obligation de se prêter [au goût] des autres »⁽²²⁾. D'inoffensives énigmes, même si elles ne correspondent pas aux plaisirs austères du journaliste, n'écornent en rien la ligne qu'il entend donner à son journal. Néanmoins, on aperçoit ici une première manifestation des lecteurs qui oblige Feller à maintenir les devinettes⁽²³⁾.

Avec les avis et les éléments de distractions, le journal de Feller s'inscrit bel et bien dans la tendance des périodiques littéraires précédents qui, non contents de jouer un rôle critique sur la littérature du temps, offrent à leurs lecteurs des informations pratiques et utiles au quotidien, susceptibles de répondre à des préoccupations particulières⁽²⁴⁾ mais également à un besoin de divertissement. Au-delà des analyses littéraires ou politiques, la création de

(20) Ainsi, Le Maire estime que Feller puise, pour la partie politique, dans diverses sources telles que ses correspondances ou la plupart des gazettes afin de « grouper les extraits choisis pour étayer ses idées dominantes et façonner ainsi les esprits » ; M. LE MAIRE, *Un publiciste, op. cit.*, p. 227.

(21) *JHL*, 15 décembre 1776, p. 578.

(22) *JHL*, 15 octobre 1785, p. 321.

(23) Dans les premières années du journal, il explique déjà devoir se plier au goût de son lectorat pour les énigmes : « Quelques-uns de nos correspondants nous exhortent à supprimer les énigmes qu'ils regardent comme un genre de littérature puérile et barbare, et de le remplacer par quelque chose de plus raisonnable : ils ignorent que plusieurs de nos souscripteurs attachent encore de l'importance à cette mystérieuse poésie et que la gloire des énigmes n'est pas encore anéantie dans toutes les provinces. Un journaliste doit se prêter particulièrement au goût du pays où il écrit, parce que c'est là où la distribution de ses feuilles est la plus répandue » (*JHL*, 15 décembre 1776, p. 578). En 1785, il avoue que, sans cette attente du public, il enlèverait les énigmes de sa feuille (*JHL*, 15 octobre 1785, p. 321).

(24) S. DUMOUCHEL, *Le journal littéraire, op. cit.*, p. 232.

l'espace public du *JHL* passe aussi par des informations d'ordre pratique. En proposant des énigmes, des fables ou des poèmes, le journal construit un socle culturel partagé par l'ensemble du lectorat.

La relation avec ce dernier s'exprime au-delà des énigmes ou des annonces. Tout au long de l'existence du journal, de nombreuses remarques et avis sont directement adressés au public et reflètent les attentes de celui-ci ainsi que les réponses que le journaliste entend y apporter. Comme Suzanne Dumouchel l'a déjà souligné pour d'autres journaux, le périodique littéraire « est sans cesse en situation de justification. Il doit prouver à ses lecteurs son bien-fondé et son utilité »⁽²⁵⁾. Le *JHL* n'échappe pas à la règle. Y sont publiés plusieurs avis où Feller s'excuse de ne pas aborder certaines matières, justifiant cette absence par manque de place, par manque de valeur (littéraire ou scientifique par exemple) mais aussi par l'absence d'intérêt du public⁽²⁶⁾. Parfois, cette entreprise de justification demande à l'auteur un temps important et précieux. Par exemple, lorsqu'un lecteur se plaint de certaines erreurs dans les notes qui renvoient à d'autres numéros du journal, Feller prend la peine de dresser un *erratum*. La volonté de défendre l'exactitude de son journal l'emporte donc sur le temps perdu à tourner les pages des numéros afin de retrouver les passages cités⁽²⁷⁾.

La justification de son travail permet de consolider la construction d'une communauté de lecteurs. Le rédacteur se montre capable de vanter à la fois sa rigueur et l'attention particulière de son public mais également d'écorner ses concurrents, comme dans cet avis particulièrement éloquent :

« Un de mes correspondants m'a fait observer quelques inexactitudes dans les détails sur la famille du prince Antoine Ulrich de Wolfenbuttel [...] Ces mêmes erreurs se trouvent dans presque toutes les feuilles périodiques du tems ; grâce à l'attention scrupuleuse de mes lecteurs, je suis le seul qui revienne sur mes pas pour rétablir l'exacte vérité des choses »⁽²⁸⁾.

(25) *Ibid.*, p. 95.

(26) Bien entendu, ces trois caractéristiques ne sont pas exclusives. De plus, quand il l'évoque, l'intérêt du public est toujours celui que Feller entend construire. Par exemple, il refuse d'insérer les observations d'un de ses lecteurs sur les ballons aérostatiques car « cela amènerait des discussions interminables » (manque de place), mais également parce que « le motif d'utilité ne peut avoir lieu dans cette matière » (manque de valeur). Enfin, il encourage dans cet avis ses lecteurs à faire part de leurs observations « quand elles tiendront d'une manière indubitable au bien public » (*JHL*, 15 septembre 1784, p. 162).

(27) *JHL*, 15 juin 1787, p. 315.

(28) *JHL*, 1^{er} février 1781, p. 232-233. Le rédacteur se plaint régulièrement des nombreuses embûches qui occasionnent des erreurs, comme dans cet extrait : « En général il est inutile, comme j'en ai déjà averti mes lecteurs, d'ajouter des plaintes à mes rebuts et à mes dégoûts. Tantôt les ouvriers perdent ou retranchent par négligence ou mauvaise volonté, ce qui est absolument requis pour former un sens raisonnable ; tantôt des gens auxquels on livre mon manuscrit, en font ce qu'ils jugent à propos ; tantôt la censure y fait des dégâts que je n'ai garde de blâmer, mais qui laissent nécessairement des hiatus destructifs de l'ensemble » (*JHL*, 1^{er} mai 1784, p. 80).

À l'inverse, l'orientation militante de l'ouvrage peut parfois blesser certains particuliers. C'est le cas de Josse Leplat⁽²⁹⁾, docteur en droit de l'Université de Louvain qui s'était vu accuser par le périodique de donner des leçons hétérodoxes⁽³⁰⁾. Le professeur réagit en écrivant à Feller pour contredire ses sources et demande que sa missive soit publiée afin de redresser sa réputation. Le journaliste, cependant, ne reproduit qu'un extrait du courrier⁽³¹⁾ ce qui attise la colère du plaignant qui écrit à la *Gazette de Cologne* afin que celle-ci publie intégralement son plaidoyer⁽³²⁾. Feller est donc accusé publiquement, dans un autre périodique, de malhonnêteté intellectuelle. Une fois encore, il lui est nécessaire de justifier le bien-fondé de son activité journalistique. C'est à son public qu'il demande de trancher : « je prie les lecteurs raisonnables de comparer cette lettre telle qu'elle est dans cette gazette [de Cologne] avec le précis que j'en ai donné dans le journal [...] et de juger si j'ai omis un seul mot qui peut intéresser Mr. Le Plat »⁽³³⁾. Le rédacteur fait donc directement appel à l'opinion de ses lecteurs. Certes, la lettre n'a pas été reproduite dans son intégralité, mais le public honnête ne reconnaîtra-t-il pas que l'extrait reproduit suffit à lui seul à résumer la défense de Le Plat ?

Dans son analyse du lectorat des périodiques littéraires, il nous semble que Suzanne Dumouchel a négligé un élément de première importance, que cet exemple illustre. Nous souscrivons pleinement à ses réflexions sur le pouvoir de réaction des lecteurs mais elle n'insiste pas sur la capacité des rédacteurs à sélectionner, à modifier ou même à créer de toutes pièces les lettres qu'ils

(29) Josse Leplat, professeur de droit et pamphlétaire, est né à Malines en 1732. Très tôt, il est séduit par le jansénisme et va tenter de lutter contre l'ultramontanisme au sein de l'Université de Louvain. Ayant obtenu son doctorat en droit en 1766, il acquiert une chaire de droit canon en 1775. Dans les années 1780, il se fait ardent défenseur du Joséphisme et du jansénisme au sein de l'Université, ce qui entraîne une opposition ultramontaine virulente contre lui, dont Feller est un des principaux représentants. La colère de ses opposants culmine lorsque Leplat est nommé à la chaire de droit ecclésiastique dans le Séminaire général en 1786. Lors de la révolution brabançonne, ledit Séminaire est fermé et Leplat échappe de peu à un assassinat en pleine rue. Il quitte alors les Pays-Bas pour se réfugier à Maastricht. Incapable de restaurer l'ordre à Louvain, Joseph II transfère l'Université à Bruxelles où Leplat va enseigner le droit canon. C'est à ce moment qu'il écrit, avec Gabriel Dupac, chef de file des jansénistes français et ami de longue date du juriste, une condamnation de la *Déclaration doctrinale* du cardinal Franckenberg qui s'en prenait au Séminaire général. En juillet 1789, sa maison, située à Koolhem, est pillée et les progrès de la révolution brabançonne nuisent au Joséphistes. Leplat quitte le pays et continue ses publications depuis l'Allemagne. Fidèle tout au long de sa vie au jansénisme, il meurt à Coblenz en 1810. Jan ROEGIERS, « Un janséniste devant la révolution : les avatars de Josse Leplat de 1787 à 1803 » dans Fred STEVENS & Dirk VAN DEN AUWEELE, éd., *Houd Voet bij stuk. Xenia iuris historiae G. Van Dievoet oblata*, Leuven, KUL, 1990, p. 75-103.

(30) *JHL*, 1^{er} juillet 1787, p. 388.

(31) *JHL*, 1^{er} août 1787, p. 554-555.

(32) *Gazette de Cologne*, n° 65 (1787).

(33) *JHL*, 1^{er} septembre 1787, p. 79.

décident de publier⁽³⁴⁾. Pourtant, cette caractéristique demeure fondamentale. Certes, les lecteurs peuvent se faire acteurs du journal mais toujours de manière contrôlée, voire censurée, par l'équipe de rédaction. Si le périodique littéraire crée bien une communauté de lecteurs capables de réagir, les rédacteurs n'en demeurent pas moins les maîtres de leur journal : eux seuls déterminent en dernier lieu son contenu.

Cette caractéristique, dans le cas d'un journal militant tel que celui de Feller, ne peut être omise. Malheureusement, les archives de la correspondance du journaliste ne conservent que les copies des lettres envoyées par celui-ci⁽³⁵⁾. Par conséquent, il n'est pas possible de comparer les lettres publiées dans le journal avec les documents originaux. Il convient donc de rester prudent lors de l'analyse du courrier des lecteurs du *JHL* et de garder à l'esprit qu'il s'agit avant tout d'une construction réalisée par son rédacteur qui sélectionne ce qui doit s'y trouver.

Un dépouillement systématique du « courrier des lecteurs » du *JHL* peut nous informer sur le rapport que le journaliste entretient avec son public. Entre 1773 et 1789, le périodique reproduit, intégralement ou en partie, une centaine de courriers⁽³⁶⁾. Très vite, le lecteur se rend compte du contraste entre le militantisme du périodique et le contenu des correspondances. En effet, très peu de lettres au contenu « sensible » sont retranscrites. L'immense majorité des courriers concernent des points d'histoire (et principalement d'histoire religieuse), des éléments de théologie et des questions scientifiques. Certes, ces matières étaient largement développées dans le périodique mais l'absence de réaction par rapport aux attaques omniprésentes contre les philosophes ne peut qu'étonner. Un débat entre le lectorat et le journaliste s'effectue tout de même : les lecteurs soulignent une erreur historique, une attribution d'ouvrage incorrecte ou encore fournissent des détails supplémentaires sur un sujet qui leur a plu. Lorsque le travail de Feller est mis en cause, celui-ci répond longuement, le plus souvent en refusant les critiques et en justifiant ses positions⁽³⁷⁾.

Toutefois, les sujets des débats restent majoritairement anecdotiques et il semble bien que Feller n'ait pas voulu donner à ses lecteurs un véritable

(34) Il est d'ailleurs possible que le journaliste en ait inventé certaines. Cet obstacle a été souligné par Samuel Baudry (pour la presse anglaise) qui estime que, dans la plupart des cas, il est impossible de trancher et que nous sommes réduits à des suppositions. Samuel BAUDRY, « 'The Reviewers Reviewed' : Criticism in Eighteenth-Century Letters to the Editor », dans *Revue de la Société d'Études anglo-américaines des XVII^e et XVIII^e siècles*, hors série n° 3, 2013, p. 310.

(35) La correspondance de Feller est conservée à la Section des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique (Manuscrits 21.141, 21.142 et 21.349).

(36) Certains courriers sont encore publiés pendant la Révolution. Néanmoins, les démêlés de Feller avec la censure, son action virulente pendant la révolution brabançonne et ses déménagements lorsque l'armée française pénètre à Liège rendent de plus en plus complexe l'activité du publiciste. La qualité du journal s'en ressent et le débat avec les lecteurs sera moins intéressant dans les dernières années du périodique.

(37) Les lettres qui le contredisent sont rarement publiées intégralement, le journaliste prétextant le peu de place que cette publication laisserait aux autres matières littéraires. Néanmoins, cette excuse semble peu crédible au vu des innombrables notes infrapaginales que le rédacteur insère dans le texte des courriers afin de réfuter chacune des objections de ses lecteurs (pour un exemple presque idéal de ce type de pratique, voir, entre autres, le *JHL*, 15 août 1775, p. 260-266).

espace de discussion. Plusieurs éléments le démontrent. Ainsi, lorsqu'un correspondant lui reproche un article contre le théâtre⁽³⁸⁾, Feller ne reproduit pas sa lettre et se contente de se moquer de l'auteur, qui, selon lui, n'a pas bien lu le compte rendu : « Dès qu'il saura lire, je suis sur que nous serons d'accord, car il parait que c'est un bon homme : il ne se contredit que trois fois dans l'espace de neuf lignes, et il a la sincérité de le remarquer lui-même »⁽³⁹⁾. De la lettre envoyée, les lecteurs ne verront pas un mot. C'est donc une réponse intransigeante, qui ne peut aller que dans le sens du journaliste, que Feller publie contre ses détracteurs. Dans un autre cas, encore plus probant, il évoque implicitement des courriers reçus de gens se plaignant du traitement réservé à l'*Encyclopédie*. Pourtant, aucun lecteur n'a jamais pu lire ces fameuses remontrances :

« Ceux qui ont été si étrangement offensés du catalogue que j'ai fait des erreurs contenues dans un seul article de l'*Encyclopédie*⁽⁴⁰⁾, seront peut-être tentés de me rendre leurs bonnes grâces, ou du moins ne laisseront pas reposer sur moi tout le poids de leur indignation, en lisant le passage suivant de Monsieur Linguet »⁽⁴¹⁾.

S'ensuit un extrait des *Annales politiques* où l'*Encyclopédie* est critiquée avec véhémence⁽⁴²⁾. Feller a donc clairement évité de publier les lettres qui pouvaient, dans son propre périodique, offrir une autre vision plus contrastée et sans doute plus objective du projet encyclopédique. Toutefois, cette intervention illustre pleinement le rôle des lecteurs de périodiques littéraires. Le caractère militant du journal empêche de les publier mais le journaliste se sent obligé de se justifier et d'appuyer ses opinions à l'aide d'un autre périodique littéraire, celui de Linguet. La relation entre rédacteur et lecteurs

(38) Contrairement à d'autres genres littéraires en vogue au siècle des Lumières, le théâtre a toujours été détesté par le journaliste qui dénonce une opposition radicale entre les spectacles et le christianisme. Le théâtre, avec son aspect divertissant, distrairait les fidèles de l'attention qu'ils doivent continuellement porter à Dieu. De plus, plusieurs pièces et opéras du siècle évoquent d'autres sujets qui provoquent l'ire du journaliste. C'est le cas, entre autres, du *Mariage de Figaro* ou de *Tarare* de Beaumarchais. En témoigne sa correspondance (Bruxelles, KBR, Section des manuscrits, vol. 21.142, *Lettre de Feller au prince-évêque Hoensbroeck*, 28 janvier 1789, f. 91 r° ; Bruxelles, KBR, Section des manuscrits, vol. 21.141 (II), *Lettre de Feller au nonce de Cologne Monseigneur Pacca*, 8 février 1785, f. 225 v°).

(39) *JHL*, 1^{er} février 1782, p. 188. Feller reproche régulièrement à ces contradicteurs de mal le lire, comme dans l'avis suivant : « Il y a des personnes qui m'écrivent relativement au journal, et qui ne le lisant pas attentivement, n'y trouvent pas la réponse que je leur fais ; sur quoi ils recommencent à m'écrire touchant le même objet. À cela je ne connois pas d'autre remède que la patience : pour eux, d'attendre vainement une autre réponse ; pour moi d'être itérativement importuné dans des matières où je ne saurois prendre d'autre parti que celui que j'ai annoncé ». *JHL*, 1^{er} juillet 1785, p. 407-408.

(40) Ici, le journaliste insère une note où il renvoie aux articles du périodique où l'*Encyclopédie* et l'*Encyclopédie méthodique* sont décriées.

(41) *JHL*, 15 février 1785, p. 261-262.

(42) Pour une analyse de l'opinion de Feller sur l'*Encyclopédie*, on pourra consulter Laurence CORBESIER, « L'encyclopédisme dans le *Journal historique et littéraire* de François-Xavier de Feller et dans le *Journal général de l'Europe* de Pierre-Henri-Marie Lebrun (1785-1791) », dans François TILKIN, éd., *L'encyclopédisme au XVIII^e siècle. Actes du colloque organisé par le Groupe d'étude du XVIII^e siècle de l'Université de Liège (30-31 octobre 2006)*, Genève, Droz, 2008, p. 201-212.

se dessine en partie : confronté aux reproches de certains d'entre eux, le journaliste les pousse à se tourner vers d'autres lectures afin d'orienter leurs opinions et de servir de guide⁽⁴³⁾. La relation entretenue par Feller correspond bel et bien aux caractéristiques que Dumouchel assigne aux journalistes dont le rapport avec leurs lecteurs « serait entretenu, plus ou moins consciemment, par les rédacteurs dans l'objectif de constituer une communauté sociale, voire politique »⁽⁴⁴⁾. Il est clair que Feller pense son journal comme une arme, et cette arme doit en effet constituer une communauté. Plus que sociale ou politique, c'est une communauté idéologique que le journaliste veut construire, fondée sur les principes religieux qu'il défend et l'ordre social traditionnel.

Ce refus de rendre publiques les plaintes qui pourraient déforcer l'argumentaire général du journal se retrouve également dans les nombreux avis où le journaliste déclare qu'il ne répondra et ne publiera pas les lettres anonymes qui lui sont envoyées. Le premier se fait en 1780, voici comment il se justifie :

« Jusqu'ici j'ai répondu à tout le monde, même aux anonymes, mais je suis dans le cas de devoir changer de système. Quand les critiques qu'on fait de mes observations demandent une certaine étendue dans les réponses, il parait raisonnable que l'auteur se nomme. Est-il dans l'ordre que j'occupe mes lecteurs par de longues discussions sans leur apprendre quel est l'homme auquel je m'adresse ? Plusieurs pourroient s'imaginer que je suppose ces sortes de lettres pour avoir le plaisir de verbiager, ou pour satisfaire la folie de me décerner des victoires imaginaires »⁽⁴⁵⁾.

Cet extrait est particulièrement éloquent. Feller utilise la relation de confiance qu'il a développée avec ses lecteurs comme prétexte pour ne plus réagir aux courriers anonymes. C'est ici la déontologie même de la pratique de journaliste qui se construit peu à peu. Responsable de ce qu'il publie, le rédacteur se présente comme l'obligé de ses lecteurs auxquels il doit nécessairement offrir des informations véridiques et plausibles. Pourtant, cette mise en avant de la relation journaliste/lecteurs semble bien, du moins en partie, être une parade face aux éventuelles critiques. En effet, Feller met bien en avant le fait que le débat induit par les lettres anonymes qui contrediraient ses arguments pourrait déplaire aux lecteurs si les missives ne sont pas signées. Cependant, un grand nombre de lettres anonymes continueront d'être publiées dans le périodique sans que cela ne dérange le journaliste, du moment qu'elles ne traitent pas de sujets sensibles⁽⁴⁶⁾. La remarque est destinée aux anonymes trop critiques, dont la publication des lettres pourrait mettre l'argumentation du

(43) De nombreux autres exemples de ce type se retrouvent dans le journal. Citons, par exemple, la remarque du journaliste concernant « plusieurs personnes » qui se plaignent du peu de distance mis dans le journal entre Rousseau et les philosophes. Encore une fois, il ne publie pas ces fameuses lettres mais retranscrit une lettre publiée dans les *Affiches et Annonces* où le lecteur soulève toute une série de principes jugés dangereux du citoyen de Genève comme ses positions sur l'adultère. *JHL*, 15 avril 1781, p. 580-584. À nouveau, les lecteurs sont renvoyés vers un autre périodique et même vers le courrier des lecteurs de celui-ci. Dès lors, Feller nourrit le débat dans l'espace public des lecteurs de périodiques littéraires.

(44) S. DUMOUCHEL, *Le journal littéraire*, op. cit., p. 227.

(45) *JHL*, 15 novembre 1780, p. 417-418.

(46) C'est-à-dire des sujets qui remettraient en question la critique des philosophes ou la conception de la religion et de l'autorité portée par Feller.

journaliste en difficulté. Lorsque ceux-ci font part d'informations banales ou même lorsque leurs lettres vont dans le sens du périodique, Feller ne voit aucun problème à leur publication. Or, nous l'avons dit plus haut, les grands débats sur les philosophes des Lumières sont peu présents dans les lettres, il semble donc que cette remarque soit une justification à cette absence de publication : les sujets sensibles venus d'anonymes ne seront pas traités. Néanmoins, force est de constater que les critiques sur des sujets délicats, même lorsque l'auteur se nomme, n'ont pas non plus été prises en considération étant donné leur absence dans le journal.

Ajoutons qu'après avoir reçu quelques reproches de la part d'un auteur dont l'ouvrage a été recensé dans le périodique, le journaliste n'hésite pas à affirmer son point de vue et surtout à préciser la nature des lettres qu'il souhaiterait recevoir :

« N'oserais-je pas prier, à cette occasion, qu'on ne m'écrive pas sans un sujet légitime et qu'on me permette d'emploier utilement un tems qui déjà ne me suffit pas et que je dois regarder comme perdu lorsqu'il sert à expliquer des choses qui se montrent et se soutiennent par elles-mêmes, je veux dire par leur certitude évidente, manifeste et généralement connue »⁽⁴⁷⁾.

Cependant, les certitudes du rédacteur ne sont pas nécessairement celles du public. Dès lors, refuser certaines réflexions sous prétexte que leur discussion serait une perte de temps illustre la censure qui a dû s'exercer sur le courrier des lecteurs. On se doute bien que Feller ne discutera jamais les lettres se penchant sur les idées des philosophes qu'il ne cesse de combattre : leur publication et leur réfutation ne peut être considérée par le journaliste que comme une perte de temps éventuellement nuisible au militantisme du périodique.

Le rapport avec les lecteurs ne doit cependant pas se penser uniquement du point de vue du conflit ou du débat⁽⁴⁸⁾. En effet, de nombreuses lettres que Feller publie évidemment avec plaisir lui demandent des conseils sur la morale, approuvent la recension d'un ouvrage ou sollicitent le journaliste pour qu'il conseille un livre sur un sujet quelconque. Un nombre notable de lecteurs semble donc impressionné par les connaissances du critique et sa capacité à se prononcer sur des matières extrêmement diversifiées. D'autres l'encouragent et lui envoient des précisions sur certains sujets afin qu'il les publie et les discute dans le périodique.

(47) *JHL*, 1^{er} février 1784, p. 186.

(48) À cause de la censure et du climat politique induit par les réformes de Joseph II, le journaliste se sent de plus en plus seul dans son combat dans les dernières années de l'Ancien régime. Son périodique est d'ailleurs interdit par le gouvernement autrichien en 1788. Feller va alors publier son journal à Maastricht (chez François Cavalier). À partir de cette nouvelle édition, il introduit en première page une devise tirée des *Satires* d'Horace : *Neque te ut miretur turba laboret, contentus paucis lectoribus* (ne recherche pas l'admiration de la foule, contente-toi de quelques lecteurs). Le rédacteur entend peut-être par là affirmer sa marge de liberté par rapport au pouvoir. Plus encore, les succès de la philosophie des Lumières, l'approche de la révolution et la défaite qu'il vient de subir face au gouvernement confirment son opinion : il est plus utile d'avoir raison avec quelques personnes que de développer des mensonges lus par le plus grand nombre. Avec cette devise, le rédacteur invite ses lecteurs à refuser les idées des philosophes et les principes « à la mode » quitte à être de plus en plus isolés. Il flatte donc son public : ce qui leur est adressé possède une valeur qu'eux-seuls sont en mesure de saisir.

Inversement, le publiciste se montre parfois capable de répondre aux nouvelles attentes du public. Une des faiblesses du mouvement des antiphilosophes réside dans le tiraillement des auteurs entre un attachement à la tradition d'une part et les goûts nouveaux des lecteurs d'autre part⁽⁴⁹⁾. Cependant, cette difficulté se dilue tout au long du siècle des Lumières. À la fin de celui-ci, le roman est de plus en plus accepté, même par les hommes de lettres les plus traditionnalistes, comme en témoigne la parution de nombreuses œuvres de fiction antiphilosophiques⁽⁵⁰⁾. Ce climat éditorial contraint Feller à faire preuve d'une certaine ouverture d'esprit afin de répondre aux attentes du lectorat. Le roman n'est donc pas nécessairement condamné dans les pages du *JHL*. Le journaliste a pu être à l'écoute d'un public friand de fiction, lorsque le contenu de celles-ci correspond à ses idées, comme en témoigne par exemple son apologie des *Helviennes* de l'abbé Barruel⁽⁵¹⁾. Plus encore, il offre au public des extraits de *Robinson Crusoe*⁽⁵²⁾ ou encore du *Baron de Münchhausen*⁽⁵³⁾. Demeuré opposé aux romans philosophiques, le journaliste peut, sous certaines conditions⁽⁵⁴⁾, défendre un genre demandé par le public⁽⁵⁵⁾.

Un autre aspect de la relation entre le rédacteur et son lectorat nous apparaît ici. Le premier, pourtant déterminé à tenir d'une main de fer la ligne éditoriale du périodique, subit tout de même l'influence d'un public qui ne partage pas nécessairement sa radicalité en matière de choix littéraires. En se penchant sur les lettres qui traitent des philosophes, de leurs défenseurs ou de la décadence du monde littéraire dénoncée par leurs ennemis, sujets sur lesquels le journaliste se montre particulièrement intransigeant, il est possible d'approfondir le rapport entre celui-ci et ses lecteurs. Ces lettres constituent un corpus restreint (une dizaine de documents).

Parmi les philosophes, seuls trois d'entre eux sont explicitement cités dans le courrier des lecteurs. Il s'agit de Raynal (deux lettres), de Voltaire (deux lettres) et de Helvétius (une lettre). Ceux-ci seront nécessairement présentés de manière dépréciative. Lorsqu'il s'agit de les évoquer, les lecteurs deviennent pleinement acteurs du périodique, même s'il est évident que tous n'ont pas l'occasion d'échanger leurs opinions et leurs critiques avec le public : le journaliste prend bien soin d'écarter tout commentaire néfaste à son ambition militante.

Par exemple, une lettre concernant Raynal provient d'un voyageur qui, en passant par la ville de Lucerne, remarque avec effroi que le philosophe y a financé l'érection d'un monument portant son nom et censé célébrer les trois

(49) D. MASSEAU, *Les Ennemis des philosophes*, op. cit., p. 273-276.

(50) Citons ici *Le comte de Valmont* de l'abbé Gérard (Paris, Moutard, 1774), *Les Helviennes* de Barruel (Amsterdam et Paris, Laporte, 1781) ou encore *Dolbreuse* de Loaiseil de Tréogate (Paris et Amsterdam, 1783).

(51) *JHL*, 1^{er} septembre 1781, p. 4.

(52) *JHL*, 1^{er} février 1785, p. 161.

(53) *JHL*, 1^{er} juin 1787, p. 159-160.

(54) Il faut évidemment que le contenu des romans et des extraits qu'il en donne ne nuise pas à la ligne idéologique du périodique. Le journaliste opère donc une sélection arbitraire et minutieuse des textes qu'il publie.

(55) Notons que cette ouverture s'est réalisée de manière progressive. Les premières années du périodique n'évoquent presque jamais les romans. C'est à partir des années 1780 et de la parution des romans antiphilosophiques les plus célèbres que le journaliste fera preuve d'ouverture.

fondateurs de la « liberté Helvétique »⁽⁵⁶⁾. Feller remercie son correspondant et s'insurge de la nouvelle. Il va jusqu'à promettre 30 louis (ce qu'il estime être le prix du monument) aux citoyens de Lucerne pour qu'ils remboursent Raynal et précipitent ensuite l'obélisque dans le lac qui la borde⁽⁵⁷⁾. Au-delà de la portée militante de la missive, le lecteur joue ici un rôle qui s'apparente un peu aux correspondants de presse de notre époque. Troublé par un évènement qu'il constate à plusieurs centaines de kilomètres du lieu d'édition du journal, le lecteur en informe le journaliste afin d'avertir un public plus large. Au-delà de la propagande antiphilosophique le *Journal historique et littéraire* se présente également comme un espace d'échange d'informations à caractère transnational.

Le vocabulaire peut également être un objet de discussion, ce qu'illustre la lettre qui évoque Voltaire. Feller avait précisé dans son périodique qu'il n'approuvait pas le qualificatif « ignorant » pour désigner le philosophe. Le correspondant trouve quant à lui l'usage tout à fait légitime. En réponse, le journaliste ne se prononce pas, expliquant qu'il « abandonne aux lecteurs la réflexion sur l'usage de l'épithète *ignorant* »⁽⁵⁸⁾. S'il évite d'insulter publiquement ses ennemis, le rédacteur ne s'oppose pas à ce que ceux-ci soient rabaissés par l'intermédiaire des lettres qu'il publie. De plus, le courrier constitue un réquisitoire contre la philosophie où le lecteur se plaint de « l'épidémie philosophique ». Pour le correspondant, les réfutations n'ont pas d'impact sur un large public car elles se présentent sous la forme austère de gros volumes. Pour lui, il convient d'emprunter aux philosophes leurs « petits jolis écrits d'un format aisé à tenir à la main ». Car c'est bien le charme extérieur des livres monstrueux qui, pour l'auteur, en fait le succès. Feller reconnaît que la forme des ouvrages contribue à leur large diffusion mais refuse que « la grave et céleste vérité » ne se pare de « ce vêtement de luxe » qui la déshonorerait. Ce serait la corruption générale des esprits qui pousserait les gens vers les écrits irréligieux, et pas seulement leur aspect. Preuve en est de l'engouement pour la « lourde et massive *Encyclopédie* »⁽⁵⁹⁾. Cet échange avec le lecteur engage une discussion⁽⁶⁰⁾ par rapport aux méthodes qu'il convient d'employer pour nuire aux philosophes. Cependant, si la critique est la même, les adversaires des philosophes proposent des méthodes divergentes pour parvenir à leurs fins.

(56) *JHL*, 1^{er} novembre 1786, p. 346.

(57) *JHL*, 1^{er} novembre 1786, p. 346-348. Le monument sera finalement détruit par la foudre en 1796, année de la mort du philosophe. Anatole FEUGÈRE, *Un précurseur de la révolution, l'abbé de Raynal (1713-1796)*. Documents inédits, Genève, Slatkine, 1970, p. 394.

(58) *JHL*, 15 septembre 1784, p. 111.

(59) *Ibid.*

(60) Cet aspect d'échange avec le lectorat et de commentaire des lettres reçues par les journalistes correspond au fonctionnement de la presse au siècle des Lumières. Habermas estime que les périodiques de cette époque reflètent les conversations publiques des cafés ou des salons : « Le style du dialogue, que bien des articles conservaient, témoigne également de leur parenté avec les propos d'une conversation. La même discussion se poursuivait, transposée dans un autre médium, afin de pouvoir pénétrer à nouveau, après avoir été lue, dans son milieu d'origine : la conversation ». J. HABERMAS, *L'espace public, op. cit.*, p. 53. Bien que Feller se montre extrêmement dédaigneux envers la vie mondaine, force est de constater que sa pratique journalistique s'est peu à peu laissée contaminer par le mode de la conversation alors en pleine expansion. Ce cas fournit un autre exemple de la pénétration, chez les antiphilosophes et leurs productions littéraires, de procédés venus du mouvement des Lumières.

Le but du journal consiste alors à offrir une place aux débats sur la stratégie à employer afin de freiner les progrès de la philosophie des Lumières. D'autres lecteurs peuvent directement encourager et conseiller le journaliste dans son combat, illustrant de ce fait le pouvoir de l'opinion publique en constitution. C'est le cas d'un correspondant qui écrit longuement à Feller pour l'encourager à cesser de répondre au *Courrier du Bas-Rhin* qui s'en prend au journaliste. La lettre insiste sur la faiblesse argumentative du mouvement des philosophes et de la presse qui le soutient. Le correspondant rappelle l'inanité de leurs attaques qui ne mériteraient aucune autre réaction que le silence⁽⁶¹⁾.

L'évocation d'Helvétius par un lecteur se fait sur le mode de l'anecdote. Le courrier décrit comment cet homme vertueux est devenu impie. L'auteur dit avoir très bien connu le philosophe qui était pieux « au point d'inquiéter sa famille ». Sa rencontre et sa relation avec Voltaire l'auraient transformé en un « athée en un an de tems ». L'auteur dit en gémir tous les jours. Feller, quant à lui, est heureux de fournir à ses lecteurs une preuve de plus du danger des œuvres de Voltaire et assure que la personne est « très digne de foi » et qu'il possède l'original de la lettre⁽⁶²⁾. L'emploi de l'anecdote est en réalité récurrent dans le *JHL*. Par l'intermédiaire de celle-ci, le rédacteur construit une image négative et humiliante de ses ennemis. Comme l'a montré Arlette Farge, les anecdotes ont une force décisive sur une opinion publique en redéfinition permanente. Raconter la société à l'aide d'histoires mi-fictives mi-réelles permet de « mieux s'approprier une information qui domine ou dépasse chacun »⁽⁶³⁾. Les propos, invérifiables, façonnent un univers mental nouveau qui permet de s'approprier l'actualité⁽⁶⁴⁾. L'anecdote, « rumeur sous le manteau » qui touche au privé, se concentre principalement sur un grand personnage, afin de démontrer son véritable caractère, pour le mettre en valeur ou le disqualifier. Dès lors, celui qui la rapporte augmente son crédit et se pare d'une justification supplémentaire⁽⁶⁵⁾. Cette utilisation vise bien à créer une image négative des membres du parti des philosophes. Plutôt que de réfuter chacune de leurs œuvres par des arguments construits, tâche herculéenne pour un seul homme, Feller préfère décrédibiliser leur image, et créer un mythe autour de ces personnages, entre vérité et affabulation, afin d'éradiquer leur rayonnement⁽⁶⁶⁾. Cette lettre sur Helvétius dévoile donc une autre tendance du lectorat : celle qui vise à correspondre au fonctionnement du périodique. Le lecteur, en utilisant l'anecdote, se place dans la droite ligne du rédacteur et s'en fait l'écho par l'intermédiaire du courrier des lecteurs.

(61) *JHL*, 1^{er} juillet 1776, p. 394.

(62) *JHL*, 15 janvier 1777, p. 104. Cette insistance sur la confiance qu'il faut porter à cette lettre semble étrange. D'habitude, Feller ne se préoccupe pas de persuader ses lecteurs de l'authenticité des lettres publiées. Certes, le courrier qui attaquait directement Voltaire nécessitait peut-être cette précaution mais on ne peut s'empêcher d'avoir un doute sur son authenticité, d'autant plus que l'auteur n'est pas mentionné.

(63) A. FARGE, *Dire et mal dire, op. cit.*, p. 106.

(64) *Ibid.*

(65) Alain CORBIN, « Anecdote », dans Claude GAUVARD & Jean-François SIRINELLI, éd., *Dictionnaire de l'historien*, Paris, PUF, 2015, p. 17-19.

(66) Sur cette « mythification » de ses ennemis pour les décrédibiliser, le lecteur pourra lire l'analyse de Raymond Trousson qui l'illustre avec le cas de Voltaire. Raymond TROUSSON, « L'abbé François-Xavier de Feller et les 'philosophes' », dans *Études sur le XVIII^e siècle*, t. 6, 1979, p. 108.

Feller a souvent prétendu faire de son périodique un espace de discussion et de débat, or, avec ces exemples, on peut à nouveau constater qu'il ne cesse de garder la main sur la ligne éditoriale⁽⁶⁷⁾. D'un autre côté, le courrier des lecteurs fournit en grande majorité des réflexions sur l'histoire, la religion, les sciences naturelles, ou sur d'éventuels remèdes contre des maladies. Certains faits divers peuvent également être signalés par les lecteurs. La question de la lutte antiphilosophique, elle, reste marginale. Les lettres condamnant les philosophes ou véhiculant des détails nuisibles à l'un d'entre eux seront publiées. À l'inverse, celles qui s'opposent à la radicalité de Feller ou qui tentent de réhabiliter des personnages qu'il condamne ne le seront pas. Si le journal peut être considéré comme un espace de discussions et d'échanges avec son public, c'est avant tout un espace dont Feller a dûment fixé les bornes. En aucun cas les échanges avec les lecteurs ne doivent porter atteinte au caractère militant du périodique. Au contraire, ils doivent le renforcer. Hors du contexte de lutte, le journaliste est parfois contraint de s'adapter aux désirs de ses lecteurs, comme lorsqu'il évoque la nécessité de maintenir les énigmes. De plus, les lecteurs peuvent proposer au critique leurs ouvrages pour qu'il en donne la recension, ou des pièces littéraires à insérer dans le périodique. Le journaliste a reçu un grand nombre de morceaux de ce genre, si on en croit les nombreux avis qu'il diffuse afin de préciser ce qu'il accepte de publier et ce qu'il est même inutile de lui envoyer⁽⁶⁸⁾. Les débats entretenus avec les lecteurs viennent donc moins du caractère militant du journal que d'éléments

(67) Il revendique régulièrement l'impartialité et l'ouverture de son journal comme dans ce passage où il répond à un anonyme qui dénonçait des erreurs publiées dans le *JHL*: « Nous n'avons jamais refusé de rendre raison de nos jugemens littéraires, de vérifier les citations, de mettre le public à même de prononcer sur la fausseté ou la justesse de nos observations. Nous ne connaissons aucun périodiste qui pousse la justesse de la critique aussi loin. Messieurs Clément et Palissot viennent de former un journal, où les auteurs sont reçus à se plaindre contre les critiques qu'ils essuient de la part des autres journalistes. Cet avantage, nous l'avons nous-mêmes assuré à tous les auteurs, dont nous avons assuré les ouvrages : leurs plaintes et leurs justifications ont toujours été admises, on les a insérées, on y a répondu, on a pesé leurs raisons avec les nôtres, et jusqu'ici il n'a pas paru que nous ayons fait injure à qui que ce soit, nos adversaires eux-mêmes, après avoir eu pleine liberté de dire dans le journal même tout ce qu'il leur a plu d'alléguer, ont paru convenir, au moins par leur silence, que nous ne leur avons pas fait tort » (*JHL*, 1^{er} février 1777, p. 186-187). La réponse se termine par un renvoi à plusieurs articles où les auteurs ont discuté des passages du *JHL*. Néanmoins, comme nous l'avons dit, les éléments de divergence présentés dans les courriers publiés sont majoritairement anecdotiques et ne remettent jamais en cause les idées du journaliste.

(68) Voici comment il s'exprime : « Quand on m'adresse des écrits ou entre plusieurs bonnes choses, il y en a beaucoup aussi qu'une critique raisonnable ne peut dissimuler, on ne doit pas s'attendre que j'en ferai usage » (15 août 1782, p. 570). Il réitère cette remarque quelques mois plus tard : si les pièces sont manuscrites, il est nécessaire que leur style et leur contenu soient corrects si elles veulent apparaître dans le journal (15 mai 1783, p. 109-110). Ces consignes données aux lecteurs se retrouvent également dans un autre périodique antiphilosophique, *Les Nouvelles ecclésiastiques*, où le rédacteur « voulait que les documents qui lui étaient transmis fussent exactement conformes à la ligne éditoriale du journal ». Françoise de NOIRFONTAINE, « Le témoignage des lecteurs dans la fabrication des *Nouvelles ecclésiastiques* à travers le cas des religieuses opposantes à l'*Unigenitus* », dans Monique COTTRET & Valérie GUITTIENNE-MURGER, eds, *Les Nouvelles ecclésiastiques : une aventure de presse clandestine au siècle des Lumières (1713-1803)*, Paris, Beauchesne, 2016, p. 55.

moins polémiques. Ainsi, Feller discute avec ses lecteurs de la formation des glaces dans les rivières⁽⁶⁹⁾, de l'étymologie du terme « gazette »⁽⁷⁰⁾ ou de la circonférence et la démographie de la ville de Paris⁽⁷¹⁾. De nombreux points de sciences expérimentales sont également soulevés sur des sujets aussi divers que l'électricité, le danger de l'arsenic ou l'effet de la lune sur la Terre, éléments qui témoignent de l'engouement du public pour les matières scientifiques.

Feller qui, déjà avec ses collaborateurs éventuels, ne tolère aucun écart idéologique par rapport à ses conceptions, n'est pas prêt à en accepter de la part des lecteurs. Il s'excuse d'ailleurs souvent de son attitude, ayant tout de même conscience qu'il est nécessaire de les ménager, comme lorsque plusieurs numéros de son périodique sont presque uniquement dédiés à la réfutation des *Époques de la Nature* de Buffon (1778). Suite aux critiques (non rendues publiques) des lecteurs, le journaliste est contraint, une fois encore, de se justifier :

« Tandis que je reçois une multitude de lettres où l'on me témoigne être satisfait du compte que je rends de ces fameuses *Époques*, des personnes très respectables m'écrivent qu'elles ne peuvent comprendre comment je m'amuse si long tems avec un ***. Le moïen de contenter tous les goûts, de satisfaire à des désirs opposés ? Encore un peu de patience et je me trouverais au bout d'une critique dont la rédaction est certainement aussi désagréable pour moi, que la lecture l'est pour beaucoup de monde. J'ai cru servir la religion, la vérité, la bonne physique, et c'est ce qui m'a soutenu dans ce pénible travail. Je prie mes lecteurs de supporter aussi un peu d'ennui, en l'honneur des mêmes choses »⁽⁷²⁾.

Il est facile d'imaginer qu'étant donnée la requête du journaliste, les lecteurs à qui le compte rendu plaisait sont moins nombreux que ceux qui s'en plaignent. Feller a dû recevoir un nombre considérable de courriers qui déplorent ces lectures laborieuses. On peut également s'interroger sur la tactique du journaliste qui fait subir à son public une réfutation interminable dont il a la preuve qu'elle en ennueie une partie conséquente... Néanmoins, le polémiste ne cède pas et publiera jusqu'au bout sa réfutation⁽⁷³⁾. L'impact des lecteurs reste donc limité. Leurs plaintes peuvent bien sûr être discutées mais le rédacteur reste l'unique maître. Hors de question de modifier le plan des réfutations et des comptes rendus, et encore moins le contenu idéologique de l'ouvrage, quitte à perdre quelques souscripteurs.

Bien que le journaliste refuse la diffusion de l'usage de la critique, son périodique littéraire et le militantisme qui le caractérise ont, dans une certaine mesure, stimulé cet emploi. En effet, proposer aux lecteurs de discuter certains éléments, même de manière très contrôlée, suscite déjà le développement d'une opinion. De plus, Feller accepte celle-ci lorsqu'elle correspond à son point de vue. À partir de là, il discute les propositions de ses lecteurs et leurs

(69) *JHL*, 1^{er} juillet 1782, p. 337-339.

(70) *JHL*, 1^{er} avril 1786, p. 505-506.

(71) *JHL*, 15 janvier 1779, p. 101-106.

(72) *JHL*, 15 avril 1780, p. 631.

(73) Il en fera même un ouvrage qui sera publié séparément : François-Xavier de FELLER, *Examen impartial des Époques de la Nature de M. le comte de Buffon*, Embrun, Chez Pierre-François Moyse, 1781.

commentaires. La critique n'est pas le monopole des philosophes et l'ex-jésuite, dans son combat récurrent contre le monde littéraire, a suscité une nouvelle critique, une critique antiphilosophique. Mais cette dernière, dans l'esprit de Feller, doit rester bornée à la morale chrétienne et à l'autorité des dirigeants. Toutefois, le simple fait d'animer un périodique littéraire qui regorge de polémiques et de discussions ne peut que susciter un esprit de débats et de prises de position parmi le lectorat⁽⁷⁴⁾. Cette critique bornée ne correspond plus à celle que diffusent les philosophes qui l'estiment devoir s'appliquer à tous les domaines. Elle ressemble plutôt à celle du XVII^e siècle, héritée des humanistes, qui se limite à un jugement sur les textes anciens, l'art et la littérature, car Feller, en véritable militant anti-Lumières, a toujours refusé ce « règne de la critique »⁽⁷⁵⁾. Le climat culturel du siècle finissant a contraint Feller à développer un périodique qui s'attaquera aux productions dangereuses. Mais la volonté de forger un esprit rationnel au sein de son lectorat est tout à fait absente. La vérité tant recherchée par la critique rationaliste est une quête vaine pour le journaliste qui pense que les réponses ne peuvent se trouver que dans la foi. L'élan progressiste des Lumières n'entraînera jamais le polémiste, trop inspiré par le passé et terrifié par l'avenir. Ce qu'entend forger le publiciste, c'est une opinion publique différente de celle des Lumières, qui n'est pas basée sur la critique de l'absolutisme. Il précise d'ailleurs explicitement son rôle à ses lecteurs :

« Ceux qui paroissent si surpris de ne trouver dans le journal ni réflexion, ni commentaire sur certains objets, ignorent sans doute qu'il y a des choses qu'un journaliste doit rapporter et transcrire tout uniment et que tout ce qu'il y ajouterait du sien, seroit le fruit de l'imprudence et d'une loquacité très-déplacée. Un périodiste et un écrivain quelconque peut porter son jugement d'un livre, d'une action particulière, d'un système, d'une mode : mais tout ce qui a la sanction de la puissance, n'est pas du ressort de sa critique : il n'est point appelé dans le cabinet des Rois, il n'est point consulté sur l'administration des empires, sur la nature et les effets des loix, sur le triage souvent pénible et délicat de ce qui appartient à César et ce qui appartient à Dieu. Un rapport fidèle, puis le silence, remplissent sa tâche »⁽⁷⁶⁾.

Toutefois, le publiciste ne respectera pas ses principes, comme le montrent sa virulence contre les réformes de Joseph II, son activité de propagande durant la révolution brabançonne et ses déboires avec la censure.

Le développement du courrier des lecteurs au XVIII^e siècle marque une nouvelle étape dans le processus de création d'un espace public entre le rédacteur et ses lecteurs. Pour Denis Reynaud, les lecteurs ne sont désormais

(74) Par exemple, sur le développement d'une opinion publique absolutiste, voir Mona OZOUF, « Le concept d'opinion publique au XVIII^e siècle », dans *Sociologie de la communication*, t. 1, 1997, n° 1, p. 355.

(75) Reinhart KOSELLECK, *Le règne de la critique*, Paris, Éditions de Minuit, 1979, p. 86-93. L'historien estime que la critique textuelle effectuée par Richard Simon inspire Bayle qui l'élargit à tous les domaines de la connaissance. La critique est alors assimilée à la raison, dont l'unique but est d'établir la vérité. Cependant, leur champ d'application est devenu tellement vaste qu'il décortique l'ensemble des savoirs à tel point que la vérité échappe au présent, elle n'existe que dans l'avenir, dans le progrès.

(76) *JHL*, 15 février 1785, p. 312-313.

plus dans une position de demandeurs par rapport à l'auteur du périodique, au contraire ils ont conscience de détenir une partie du savoir et souhaitent bien le diffuser. Le courrier des lecteurs apparaît alors comme « le lieu où se manifeste la contestation de l'autorité exclusive, dans quelque domaine que ce soit »⁽⁷⁷⁾. Il semble que Feller ait eu conscience du risque que constitue pour son combat la liberté laissée à son lectorat. Obligé de s'aligner sur les autres périodiques et d'ouvrir ses pages à ses lecteurs, il maintient un contrôle strict sur les lettres publiées. Bien que le débat existe, il doit rester borné à des sujets qui ne risquent pas de mettre en cause l'orientation du journal. Lorsque les lecteurs se font journalistes pour attaquer les philosophes, ennemis jurés de Feller, c'est avec plaisir qu'il publiera leurs interventions. Dans l'espace public créé par le *JHL*, si le débat existe, c'est un débat dont les conclusions ont été fixées par avance par le rédacteur : la défense de la religion catholique et de l'ordre social traditionnel ainsi que la critique du monde littéraire et des philosophes. Quand l'esprit critique des lecteurs est sollicité, c'est toujours pour livrer une critique traditionnaliste et réactionnaire, une critique antiphilosophique.

La rare évocation directe des philosophes par le lectorat, comparativement à la place qu'ils occupent dans la partie littéraire, doit être soulignée. Elle peut s'expliquer par le tri sélectif effectué par Feller mais également par les goûts des lecteurs des Pays-Bas et de Liège, qui ont pu être parfois lassés de l'omniprésence des débats d'idées pointus dans la partie littéraire du périodique (ce que le cas de Buffon illustre bien).

Entre le journaliste et son public, une relation ambiguë s'est donc instaurée, le rédacteur exerçant une censure radicale sur toute lettre qui lui est envoyée. Cela ne l'empêche pas d'incarner, pour toute une frange du lectorat, un exemple de vertu et un érudit dont l'étendue des connaissances sur une multitude de sujets en fait le personnage auprès duquel il est nécessaire de s'adresser. Cette aura, que le publiciste entretient à l'aide d'une justification permanente de son travail, lui permet de guider ses lecteurs vers les principes réactionnaires qui lui sont si chers. De ce fait, il tente de rétablir l'autorité de la doctrine publique religieuse tant attaquée par le mouvement des Lumières. Le nombre de souscripteurs reflète bien l'existence d'un public attaché à la religion et à l'ordre traditionnel dans les Pays-Bas autrichiens et la principauté de Liège. Ceux-ci apprécient la virulence du journal et son caractère intransigeant. Interlocuteur de référence pour une partie du public et censeur redoutable pour une autre, le journaliste a sans doute formé une image floue dans l'esprit de ses lecteurs, à l'image de son périodique dont la radicalité constante n'a pas nécessairement fait barrage à la publication de pièces moins polémiques. Ceci n'empêche pas qu'au sein de l'espace public et de la communauté de lecteurs instaurés par le *JHL*, le retour au passé est présenté comme une nécessité absolue, à rebours du progressisme et de l'émancipation prônée par le mouvement des Lumières.

(77) Denis REYNAUD, « 'Associer le public dans son entreprise' : les premières lettres de lecteurs dans la presse française », dans *Études Épistémé*, n° 26, 2014, [en ligne], <https://episteme.revues.org/300#quotation> (page consultée le 19 janvier 2017), p. 4.

RÉSUMÉ

Élie TEICHER, *Suivre ou guider son public ? Le rapport aux lecteurs dans le Journal historique et littéraire de l'antiphilosophe François-Xavier de Feller*

Au XVIII^e siècle, les périodiques littéraires ont entretenu avec leur public un rapport particulier. En publiant les lettres du lectorat, en répondant (ou pas) à ses demandes, les journalistes créent une communauté de lecteurs qui partagent un univers culturel commun. Cet article a pour objectif d'analyser le rapport établi entre l'antiphilosophe François-Xavier de Feller et le lectorat de son *Journal historique et littéraire*. Le journaliste, qui souhaite avant tout combattre les philosophes et diffuser ses idées radicales, tient néanmoins compte de la capacité de réaction du public. Ce sont les mécanismes de cette relation que nous interrogeons par l'intermédiaire du courrier des lecteurs mais également des nombreux avis publiés dans le *Journal*. Même s'il refuse l'idée que chaque homme a la capacité de faire usage de sa raison critique, le journaliste a été influencé par son lectorat mais a surtout entretenu chez celui-ci une autre forme de critique, radicalement opposée au mouvement des Lumières.

François-Xavier de Feller – périodiques littéraires – *Journal historique et littéraire* – antiphilosophie – public – lecteurs

SUMMARY

Élie TEICHER, *Following or Guiding one's Readership? The Relationship with the Readers in the Journal historique et littéraire by the Antiphilosopher François-Xavier de Feller*

In the eighteenth century, literary journals have set a specific relationship with their readers. By publishing letters from the public and by answering to their demands (or not), the journalists have established a readers' community that share a common cultural universe. This article aims at analyzing the relationship between the *antiphilosopher* François-Xavier de Feller and the readership of his *Journal historique et littéraire*. The journalist, who wishes to fight against the *philosophes* and to spread his own radical ideas above all, has however taken his public's capacity of reaction into account. This article will question the mechanisms of this relationship by considering the letters from the public to the editor but also Feller's own addresses to his readership published in the journal. Even if he refuses the idea that every man is able to use his own critical reason, the journalist has been influenced by his readership but, more importantly, he has maintained in his public a new form of criticism, radically opposed to the ideas of Enlightenment.

François-Xavier de Feller – literary journals – *Journal historique et littéraire* – *antiphilosophie* – public – readership

SAMENVATTING

Élie TEICHER, *Zijn publiek volgen of leiden? De relatie met de lezers in de Journal historique et littéraire van de antiphilosophe François-Xavier de Feller*

In de 18^{de} eeuw hebben de litteraire tijdschriften een bijzondere relatie met hun lezerspubliek gehad. Door de brieven van hun lezers te publiceren, door al dan niet hun vragen te beantwoorden, creëren de journalisten een gemeenschap van lezers die een gemeenschappelijke culturele wereld delen. Dit artikel heeft als doel de analyse van de relatie tussen de *antiphilosophie* François-Xavier de Feller en het lezerspubliek van zijn *Journal historique et littéraire*. De journalist wil vooral tegen de *philosophes* vechten en zijn radicale ideeën verspreiden, maar hij heeft toch met het reactievermogen van het publiek rekening gehouden. We bestuderen de mechanismen van deze relatie via de lezersbrieven maar ook via talrijke meningen gepubliceerd in het *Journal*. Ook al wijst hij het idee af dat elke mens het vermogen zou hebben om zich te bedienen van de kritische rede, toch was de journalist beïnvloed door zijn lezerspubliek. Maar hij heeft bij dit lezerspubliek vooral een andere vorm van kritiek doen ingang vinden, die volledig haaks staat op de ideeën van de Verlichting.

François-Xavier de Feller – litteraire tijdschriften – *Journal historique et littéraire* – *antiphilosophie* – publiek – lezers